

pas qu'au temps même où ce temple, élevé en son honneur, se décorait de vos dons, saint Louis a daigné, comme pour récompenser votre foi, promettre à la France et à vous cet enfant donné du Ciel, qui a ranimé tant d'espérances presque éteintes ?

Que dirai-je maintenant, ô mes Frères ? Les conversions se multiplient, et tout annonce un retour à l'unité ; l'enfance accourt aux écoles chrétiennes ; les jeunes gens reçoivent dans trois collèges les leçons de maîtres aussi habiles que vertueux ; la jeunesse du sexe est distribuée en deux maisons, dont l'une est dirigée par les pieuses filles de sainte Ursule, et l'autre par ces institutrices si renommées parmi nous, qui puisent dans le cœur même de Jésus-Christ l'art de gagner les jeunes cœurs pour les donner à Dieu ; l'espérance du clergé, quarante élèves du sanctuaire, sont confiés à de vénérables prêtres de la congrégation de saint Vincent de Paul ; on écoute avidement les instructions des catéchistes et des missionnaires ; mais surtout, l'Evêque lui-même, par l'insinuation de ses discours, par la sainteté de sa vie, par son dévouement, ses travaux, la joie toute céleste qu'il fait paraître au milieu des privations de tous genres et des plus accablantes fatigues, attire tout à lui : et déjà l'on se demande pourquoi il y aurait plusieurs églises, plusieurs cultes, plusieurs doctrines ; si Jésus-Christ a établi plus d'une religion sur la terre, enseigné plus d'un évangile, et si l'on peut souhaiter un guide plus fidèle que ce digne pasteur, des enseignemens plus purs que les siens.

Oui, c'est dans ces lieux, mes Frères, où naît un peuple nouveau, où rien n'est encore enraciné profondément, où le nombre prodigieux des sectes rend plus palpables l'inconvénient et le ridicule de leur multiplicité, c'est là que, grâce aux soins et aux lumières d'un homme apostolique, les diverses communions chrétiennes se donneront enfin le baiser de paix ; de là partira le signal de cette réunion depuis si long-temps désirée, que les catholiques ne cessent

de demander au Ciel, dont les ministres des autres églises paraissent sentir vivement le besoin, qui terminerait enfin trois siècles de tristes et funestes divisions, rendrait le repos à l'Europe et en renouvelerait les destinées.

Mais que tardai-je à vous annoncer une autre réunion non moins merveilleuse, qui n'est plus une simple espérance, et que nous croyons déjà consommée ? La renommée a porté le nom et les vertus de l'Evêque de la Louisiane, jusque dans les retraites les plus profondes, parmi les cavernes et dans la profondeur des bois, où se retirent ces tribus sauvages, partie presque inconnue jusqu'à présent, de son troupeau. La voix de Dieu se fait entendre à ces brebis encore errantes ; elles sentent le besoin de se rapprocher de leur pasteur ; on se rassemble, on lui envoie une députation solennelle, on le conjure de venir visiter ceux qui ne le connaissent encore que de nom, mais qui déjà désirent être sous sa conduite.

Eglise de Jésus-Christ, voilà donc tes destinées ? les hommes ne sauraient comprendre, tu ne peux comprendre toi-même ni ton bonheur, ni ta fécondité qui ne diminue point dans ta vieillesse. N'est-ce pas ta voix que j'entends, quand Jérusalem s'écrie : Moi qui étais abandonnée, stérile, comment me vois-je subitement entourée de ces nouveaux enfans que je ne connaissais pas (1) ? C'est aujourd'hui surtout, que tu tiens ce langage. Il y eut un temps où les rois et les puissans de la terre favorisaient tes progrès ; tu es maintenant abandonnée à tes propres forces : *Ego destituta et sola* (2). Mais tu n'en fais pas pour cela des conquêtes moins étendues, moins riches. Il fut un temps où tu étais libre, où tu régnaïs en quelque sorte ; maintenant, tu es souvent fugitive, captive quelquefois : *Ego transmigrata et captiva* (3). Mais qu'importe ? la puissance de Dieu est toujours

(1) Isa. XLIX, 21.

(2) Isa. XLIX, 21.

(3) Isa. XLIX, 21.

la même, la parole de l'Évangile n'est pas changée, et elle exerce son empire sur tous les hommes, parce que l'auteur de la nature a placé dans leur cœur le sentiment qui les ramène à la foi.

En véritable père, le pasteur de la Louisiane se transporte au milieu de ses enfans; il est maintenant, mes Frères, parmi ces sauvages. Oh! que de larmes de consolation il répand! que de vertus déjà il a produites, combien de fois ses mains, comme celles de Xavier, sont tombées de lassitude, après avoir baptisé ou des enfans, ou des adultes, pendant des journées entières! Mais où trouvera-t-il des ouvriers pour cultiver cette nouvelle terre? où seront les pasteurs qui conduiront ce nouveau troupeau? comment former les établissemens nécessaires? Il compte sur nous, mes chers Frères, et sans doute, à son retour dans sa ville épiscopale, il n'aura pas la douleur d'apprendre que nous l'avons abandonné, que, pendant que les peuples sauvages l'appelaient, ses anciens amis, ses compatriotes n'ont pas daigné tourner vers lui leurs regards.

O ange de ces contrées, ange protecteur de cette seconde terre de saint Louis! accourez, et dites-lui qu'il n'ait pas cette crainte, que nous prenons l'intérêt le plus vif, le plus religieux, le plus tendre à ses conquêtes; dites-lui que nous ne sommes pas seulement les citoyens de la France, mais que nous sommes les enfans de l'Église, que cette Jérusalem spirituelle est le premier objet de notre amour, et que nous ne regardons jamais comme étranger rien de ce qui touche à ses intérêts les plus chers. Non, tant que notre bras ne sera point desséché, nous l'emploierons avec transport à la défendre; tant que notre langue ne sera point collée à notre palais, nous bénirons son nom et nous chanterons ses louanges.

Mais, mes Frères, ce n'est pas seulement pour l'amour de la religion que nous devons nous empresser de contribuer au grand bien qu'on nous propose, c'est aussi par amour pour la France et pour la gloire

d'un nom qui nous est si cher. C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Quel intérêt ne doit pas inspirer à des Français la contrée dont je vous entretiens! Naguère encore elle appartenait à la France; elle fut une conquête de Louis-le-Grand, dont elle porte le nom; ce nom auguste et sacré de Louis, avec le nom cher et vénéré de Bourbon, se trouve partout sur cette terre que des Français ont civilisée, que des missionnaires français ont souvent teinte de leur sang, où tout rappelle des souvenirs glorieux à la France; ce vertueux évêque, dont le zèle y opère aujourd'hui tant de merveilles, et qui sollicite votre assistance par ma bouche, est Français lui-même, il a des coopérateurs français, et c'est par des institutions prises au milieu de vous, qu'il régénère dans ce pays les mœurs de l'enfance, de la jeunesse et de tous les âges; un vaisseau de votre roi l'y a transporté; les bienfaits de ce généreux monarque et ceux de son auguste famille ont formé comme le premier fonds de son apostolat. Qui oserait, après cela, nous dire que nous vous proposons une œuvre étrangère?

Mais ne parlons pas seulement de la Louisiane en particulier, élevons, étendons nos vues, et disons avec confiance: que toute cette œuvre si grande et si sainte des missions dans les deux mondes, est éminemment française, et qu'aucune nation ne peut y prétendre la même part que la France.

Oui, mes Frères, les conquêtes mêmes d'un François Xavier et de ses compagnons, dont le bruit a rempli l'univers, appartiennent moins à l'Espagne et au Portugal qu'à votre patrie. Ne fut-ce pas ici, dans cette capitale de la France, que Xavier, ce Paul des temps modernes, apprit la science des Saints, et reçut les premières étincelles du feu qu'il alluma ensuite dans une si grande partie de la terre? Ne fut-ce pas

sur cette montagne des martyrs à laquelle nous touchons, qu'il se lia solennellement avec un petit nombre de compagnons choisis, par ce vœu si célèbre et si fidèlement accompli, de se dévouer à la conversion des infidèles dans tout le monde? Ne fut-ce pas en ce lieu et en ce moment même, que prit naissance cette société si petite alors, si étendue depuis, qui pendant deux siècles a comme inondé l'Asie, l'Afrique et l'Amérique de ses missionnaires, et arrosé tous les points du globe du sang de ses martyrs? De quel pays venaient ces savans hommes, l'honneur éternel des missions d'orient, qui inspirèrent aux empereurs et aux nations de l'Asie tant d'admiration pour les sciences et les arts d'Europe? Les Bouvet, les Gerbillon et les Parénnin n'étaient-ils pas Français? Combien de Français encore parmi ces apôtres des ordres de saint François et de saint Dominique, qui rendirent de si grands services à la religion et à l'humanité, dans le pays des infidèles? N'est-ce pas assez? Voyez encore Vincent de Paul, envoyant de Paris ses ouvriers apostoliques à Madagascar, sur les côtes brûlantes de Barbarie et dans les îles du septentrion. Et pour parler enfin de ce qui est encore sous nos yeux, voyez ces précieuses pépinières d'apôtres, ces respectables séminaires du Saint-Esprit et des Missions étrangères, que l'époque la plus florissante de notre monarchie a vu naître, que la plus affreuse des révolutions n'a pu détruire, et qui ont continué à faire prêcher avec succès la foi parmi les idolâtres, pendant qu'on s'efforçait avec tant de fureur de l'étouffer parmi nous.

Mais n'y a-t-il eu que les prêtres, mes Frères, qui, dans votre patrie, aient montré ce zèle pour l'œuvre sacrée des missions? Ah! vous n'avez pas besoin qu'on vous apprenne tout ce que firent, pour l'étendre et la soutenir en tous lieux, vos rois très-chrétiens et tant de pieuses reines dont les exemples sont encore si fidèlement retracés par notre religieux mo-

narque et par ces augustes princes et princesses de sa royale maison. Quel zèle pour cette œuvre ne montrèrent point Louis-le-Juste et le grand Henri, et Louis plus grand encore? Ce dernier surtout n'hésita jamais ni à prodiguer ses trésors, ni à déployer sa puissance si redoutée dans toute la terre, pour secourir les entreprises des zélés ministres de Jésus-Christ, et les défendre contre l'oppression des puissances infidèles. Vos plus grands princes, et ceux de leurs ministres qui ont laissé une mémoire immortelle, les Richelieu, les Louvois, les Colbert, mirent toujours la propagation de la foi au rang des affaires d'état les plus importantes. Véritables sages, amis éclairés et sincères de l'humanité, ils eussent voulu civiliser tous les hommes par l'Évangile, de même que les ennemis insensés de tout ordre voudraient bouleverser le monde par l'athéisme.

Après vos monarques et leurs ministres, parlons, mes Frères, des particuliers et de vos ancêtres. O vous, illustres rejetons des plus anciennes familles, qui m'écoutez; et vous, dames françaises, aussi distinguées par la naissance que par les vertus; et vous tous enfin, Français de toutes conditions, qui avez une âme noble et chrétienne! venez reconnaître vos modèles dans ceux et celles dont vous portez peut-être encore les noms, dont peut-être même le sang coule dans vos veines; souffrez que j'entre dans un détail qui doit vous intéresser.

Lorsque, sur ce même continent de l'Amérique septentrionale dont nous nous occupons, et un peu au-dessus de la Louisiane, la France fut devenue maîtresse du Canada et lui eut donné son nom, ce ne fut pas d'abord le gouvernement qui entreprit de civiliser et de faire instruire dans le christianisme les sauvages habitans de cette contrée; ce furent des seigneurs, des dames de la cour de Louis XIII, et de simples particuliers qui se chargèrent de ce soin et firent les frais de tous les établissemens nécessaires; mais avec quel magnificence! et que ce seul

exemple montre bien de quoi sont capables les cœurs français, lorsque le motif sublime de la religion exalte encore leur générosité naturelle! Comment parler, sans admiration et sans attendrissement, d'un Commandeur de Sillery, qui fait bâtir de ses deniers... quoi? une maison, un hospice? non, mes Frères, un village entier, près de Québec, pour y recevoir et y nourrir ceux des Indiens qui embrasseront la foi; devenant ainsi le fondateur, le père et la seconde providence d'un petit peuple de nouveaux chrétiens. Comment louer assez un Laval, un d'Urfé, un Caylus, un de Lionne, un Cicé, un Fénélon, qui, renonçant à toutes les espérances que le siècle leur offrait, et s'arrachant à leur patrie, courent, au-delà des mers, consumer leurs jours et leurs biens au milieu d'hommes barbares et féroces qu'ils se dévouent à servir? Que dire d'une dame de la Peltrie, qui consacre sa fortune entière à la fondation d'une maison d'Ursulines, pour l'éducation des jeunes filles sauvages; d'une duchesse d'Aiguillon, qui non-seulement fonde l'Hôtel-Dieu de Québec, le dote et le fournit de religieuses hospitalières, mais qui encore alimente et soutient toutes les missions par ses abondantes libéralités? Que dire d'une dame de Bagnols qui donne elle seule soixante-six mille livres pour l'érection d'un siège épiscopal dans le royaume de Perse? Enfin (car ne faut-il pas que je m'arrête?) je vois partout des églises, des collèges, des couvens, des hopitaux construits par des particuliers, et une foule de Français faisant des œuvres d'une munificence royale.

Ah! Seigneur, me sera-t-il permis de le dire? je ne m'étonne pas que, dans tous les temps vous ayez béni et protégé la France, qu'elle soit sortie victorieuse de tant de guerres; que les plus longues et les plus cruelles discordes n'aient pas abattu sa puissance. Elle aima votre Eglise; elle étendit l'empire de Jésus-Christ; elle polica des hommes farouches en leur faisant connaître votre nom; elle fut généreuse dans ses sacrifices pour le bien de l'humanité.

C'est cette gloire qu'il s'agit de soutenir, mes Frères; mais, avouons le, il s'agit aussi pour la France d'expié des fautes récentes et d'effacer de douloureux souvenirs. Car, hélas! si la piété de nos pères régénéra autrefois des peuples barbares, le délire impie de quelques-uns de leurs descendans a, de nos jours, presque replongé le monde civilisé dans la barbarie. Quel affreux bouleversement des propagateurs de doctrines prétendues philosophiques n'ont-ils pas opéré dans ces mêmes colonies, où des missionnaires évangéliques avaient établi un si bel ordre et une paix si douce? Et dans notre antique Europe elle-même, n'y a-t-il aucun royaume naguère florissant, agité aujourd'hui et inquiet de ses destinées, qui n'ait droit d'imputer ses malheurs à la contagion de nos exemples et de nos maximes? Ce n'est pas vous qui avez causé ces maux, mes Frères; mais c'est à vous qu'il appartient de les réparer, et de faire disparaître cette tache du nom français. Oh! si l'on devait revoir, sur les bords de ces grands fleuves qui traversent l'Amérique septentrionale, les merveilles qui ont donné une célébrité si touchante aux rives du Paraguay, et que vous eussiez, par vos largesses, contribué à les faire renaître, quelle réparation de nos torts! quelle consolation pure pour vous, quel honneur immortel pour votre patrie!

Nous vantons quelquefois la gloire de nos armes, et, parmi nos misères, nous nous sommes quelquefois réjouis de nos conquêtes; et cependant qu'ont-elles produit, sinon le ressentiment des autres nations, leurs vengeances, et enfin des revers? Ah! soyons jaloux d'un autre genre de victoires, de celles qui font chérir le vainqueur, et ne laissent au vaincu d'autre sentiment que la reconnaissance et la joie. Conquérons des hommes, des nations à Jésus-Christ; ne leur donnons d'autres chaînes que celles de l'Evangile, et, qu'heureuse de leur défaite, elles bénissent à jamais notre nom avec celui du Dieu que nous leur aurons appris à invoquer.

Je ne crains de votre part, mes Frères, que des objections généreuses. Ce n'est point l'avarice qui combatta en vous de si nobles pensées, mais ce sera peut être l'amour du bien lui-même, et votre attachement à d'autres œuvres placées plus près de vous, et qui peuvent vous sembler plus pressantes. Il me faut répondre à cette voix que je crois entendre sortir du fond de vos cœurs: Eh! n'avons-nous pas nos missions à soutenir dans la France même? n'avons-nous pas nos pauvres, nos prisonniers, nos orphelins, nos infirmes, qui réclament nos secours? les abandonnerons-nous?

A Dieu ne plaise, mes Frères, que je veuille affaiblir votre zèle pour tous ces objets si sacrés, si touchans de votre charité! je voudrais bien plutôt l'enflammer et le redoubler, s'il en était besoin. Je m'honore, malgré mon indignité, d'être moi-même un de ces missionnaires qui annoncent en France la parole évangélique, et je dois sentir l'importance de ce ministère, tout l'encouragement qu'il exige. Je connais aussi les misères de tant d'infortunés qui vous entourent; loin d'y être insensible, je reparaitrai bientôt et plus d'une fois dans cette chaire pour vous en exposer le tableau, et vous presser encore, tout ardens que vous êtes, de les soulager; mais écoutez-moi, je vous en conjure.

Vous craignez qu'une bonne œuvre ne nuise à une autre, et moi je vous assure que les bonnes œuvres, par une admirable vertu, s'aident au contraire mutuellement; que la charité se féconde par ses effusions mêmes; que rien ne rend plus capable de donner encore, que d'avoir déjà beaucoup donné. Si les fleuves qui ont leurs sources dans les hautes montagnes reçoivent toujours les eaux avec la même abondance qu'ils les répandent, l'aumône, qui a sa source dans le ciel, ne tarit aussi jamais, tant qu'elle ne craint pas de s'épancher. Or, s'il en est ainsi de toutes les aumônes, que dirons-nous de celles qui, bien plus saintes que les autres, ont pour objet le

salut de peuples entiers et la dilatation de cette Eglise du Dieu vivant, pour laquelle seule le monde existe et se conserve? Oui, j'ose m'en rendre garant, tout ce que vous répandez de largesses sur cette mission si intéressante du Nouveau-Monde, qui me paraît marquée au caractère des grandes œuvres de Dieu, vous sera rendu avec usure, et retombera en rosée de grâces et de bénédictions sur vous, sur les missions de votre patrie, sur vos pauvres, sur tous les objets de votre juste sollicitude. Rappelez-vous Vincent de Paul et les pieuses dames associées à ses charitables entreprises; combien n'eurent-ils pas d'œuvres à soutenir à la fois en France? Cent mille enfans abandonnés à nourrir, des hospices de tous genres à fonder, une multitude innombrable de malheureux à soulager; trois grandes provinces à pourvoir de toutes choses au temps des plus affreuses calamités! tout cela les empêcha-t-il d'entretenir encore les missions d'Alger, de Tunis, de Madagascar, d'Écosse et d'Irlande? leurs ressources furent-elles par là épuisées? Non, mes Frères, mais augmentées, mais multipliées, mais centuplées; car c'est de là, je n'en doute point, c'est de ces côtes éloignées, théâtre d'un zèle si généreux, que venaient à Vincent de Paul ces bénédictions célestes qui firent de lui le thaumaturge de la charité, et la plus fidèle image que la terre ait vue de la bienfaisance divine.

Oh! que ce secret a été bien compris de notre religieux monarque et des princes et princesses de sa très chrétienne famille! Qui s'intéresse plus vivement aux missions de notre France, que tous ces dignes enfans de saint Louis? qui est plus touché des besoins de tous les infortunés du royaume? quelle est la bonne œuvre où ils ne paraissent les premiers? quel est le jour, quelle est l'heure où l'on ne voie s'écouler, de leurs trésors toujours ouverts, des flots de largesses nouvelles, pour aider à tous les genres de bien, et adoucir tous les genres de calamité, dans toute l'étendue de cette France qui leur

est si chère? En ont-ils moins fait ressentir à l'Apôtre de la Louisiane les effets de leur munificence royale? ont-ils craint de vous donner cet exemple? n'ont-ils pas désiré qu'il fût suivi? Et l'auguste fille de nos rois (1), devant laquelle j'ai l'honneur de vous entretenir, a-t-elle pu ignorer que sa seule présence ici parlerait bien plus efficacement que tous nos discours en faveur de l'œuvre qu'elle daigne protéger?

Suivez donc vos modèles, ô Français! imitez vos maîtres, vous ne vous égarerez jamais sur leurs traces; c'est saint Louis lui-même qui leur a inspiré ce zèle pour un peuple dont il est devenu le père, et qu'il enfante en ce moment, par le ministère d'un Français, à la vie de grâce. Qu'il n'y ait point de cœur rétréci parmi vous; ne soyons pas, mes Frères, timides à faire le bien; confions nous en la Providence; confions nous en l'aumône elle-même, qui promet tout à ceux qui lui sont fidèles, et qui tient tout ce qu'elle promet. Oui, sans doute, vous avez fait de grands sacrifices, des sacrifices extraordinaires; mais je vous le demande maintenant, qui a lieu de se repentir d'une si sainte prodigalité? qui est devenu plus pauvre? qu'avez-vous perdu? ou plutôt, que n'avez-vous pas gagné? Rappelez-vous les événemens de l'année qui vient de finir, rappelez-vous la situation où vous étiez il y a onze mois (2): ce renversement subit de toutes les espérances, ces dangers menaçant de toutes parts, cette profonde consternation de tous les gens de bien, ce sombre effroi si voisin du désespoir. Qui de vous ne croyait célébrer les funérailles d'une dynastie entière, et celles de la monarchie? Nous vous le disions alors, que l'aumône pouvait encore vous sauver et sauver la chose publique; vous nous crûtes, vos libéralités furent abondantes; quels effets miraculeux ont suivi? Vingt complots déjoués par une intervention manifeste de la Providence; nos princes couverts d'une égide invi-

(1) Madame la duchesse d'Angoulême.

(2) A l'époque de la mort du duc de Berri.

sible, au milieu des périls que leur courage dédaignait d'éviter; la France s'affermissant sur ses bases, tandis que d'autres royaumes, pour lesquels on n'avait pas eu les mêmes craintes, ont été tout-à-coup ébranlés dans leurs fondemens; enfin, cet enfant de bénédiction donné de Dieu, et sa naissance précédée, suivie, accompagnée de circonstances si extraordinaires, que toute l'Europe y a vu un gage des destinées nouvelles et miraculeuses que Dieu réserve à la race de nos rois.

Voilà comment ont été récompensées vos aumônes; et vous pourriez craindre d'en trop faire! et vous ne saisissez pas la grande et solennelle occasion que Dieu lui-même vous présente, de lui marquer votre reconnaissance pour les admirables faveurs dont il vous comble?

Que ferez-vous donc, mes Frères? Ah! je ne crains pas de répondre que vous ferez ce qui est digne de vous, de vos pères, du nom français, d'une grande église vers laquelle le Pasteur d'une église immense envoie une députation des extrémités de l'univers pour demander des secours dans une nécessité pressante; vous ferez ce qui prouvera au monde que vous êtes encore la nation très-chrétienne, les enfans premiers nés de l'Eglise catholique, toujours pleins de zèle pour la gloire et les intérêts de leur mère; vous ferez ce qui pourra servir d'exemple au reste de l'Europe, et lui montrer ce qu'une circonstance aussi solennelle commande; vous ferez ce qui réjouira le cœur de l'Apôtre de l'Amérique, et lui donnera le droit de se glorifier en vous, comme autrefois saint Paul se glorifiait de la générosité des fidèles de Corinthe: *Gloriamur de vobis* (1).

Il me semble entendre l'heureux Evêque de la Louisiane dire à ses néophytes bien-aimés, en étalant devant eux vos dons: Voilà comme vous aiment les chrétiens de France; sans vous connaître, voilà ce qu'ils vous envoient; après avoir éprouvé eux-mêmes

(1) II. Cor. ix, 3.

de grandes pertes et de grands revers, ils auraient pu se dire pauvres, mais ils se sont crus riches pour vous faire du bien : *Paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum* (1). Ils ont des peines encore, et ne sont pas sans inquiétude sur le sort de leur patrie ; mais ils ont oublié leur douleur pour entrer dans votre joie, et ils ont trouvé des consolations à contribuer à votre bonheur : *In multo experimento tribulationis abundantia gaudii ipsorum fuit* (2).

J'entends, à ces mots, les cris d'admiration et de reconnaissance de ces hommes étonnés et ravis d'apprendre, par une si douce expérience, ce que c'est que la charité chrétienne : et Dieu, mes Frères, entendra bientôt les vœux et les prières qu'ils feront monter pour vous vers son trône, et qui en feront descendre toutes les bénédictions du temps et toutes celles de l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) II. Cor. VIII, 2.

(2) II. Cor. VIII, 2.

SERMON

SUR LES

AVANTAGES DE L'AUMÔNE,

PRÊCHÉ A PARIS LE 29 FÉVRIER 1820,

En faveur des

JEUNES PRISONNIERS DE SAINTE-PÉLAGIE.

Obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesimo.

Je vous prie pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans les fers. (*Philem.* 10.)

SAINT PAUL, prisonnier dans Rome pour l'Évangile, y avait conquis à Jésus-Christ et à la vertu un jeune esclave fugitif nommé Onésime, qui, par ses infidélités, avait encouru l'indignation de son maître, et mérité la vengeance des lois; après l'avoir ramené de ses égaremens et réconcilié avec le Ciel, l'Apôtre se regarde comme son père, et ne met plus de bornes à sa tendresse pour lui. Oh ! avec quelles instances il sollicite sa grâce auprès d'un maître justement irrité ! que ses expressions sont pathétiques et pres-